

Salvador Gonsalves Zarco

(Cristobal Colon)

*Synthèse du livre de G. L. Santos Ferreira
et Antonio Ferreira de Serpa,*

*présentée le 18 février 1939 à la Section d'Histoire
de l'Académie de Marine par M. Albert Tonneau,*

membre correspondant de la Société de Géographie de Lisbonne.

Quelque peu colombiste à mes heures, et ayant dernièrement traduit du portugais le livre SALVADOR GONSALVES ZARCO (CRISTOBAL COLON) (1) écrit en collaboration par (feu) le Major G. L. Santos Ferreira et le Dr. Antonio Ferreira de Serpa, l'Académie de Marine m'a demandé de vous exposer la synthèse de cette œuvre dans laquelle les auteurs s'attachent à démontrer la *nationalité portugaise* de Christophe Colomb.

Si le temps dont je dispose n'était pas strictement limité, j'aurais — en manière d'introduction — voulu placer la question si âprement discutée de la nationalité de Colomb, dans son cadre général, en passant en revue les différentes thèses qui ont été mises en présence depuis au moins un siècle. Dans cet ordre d'idées, j'aurais pu vous parler des thèses génoise, corse, galicienne et catalane.

Mais abordons d'emblée notre sujet.

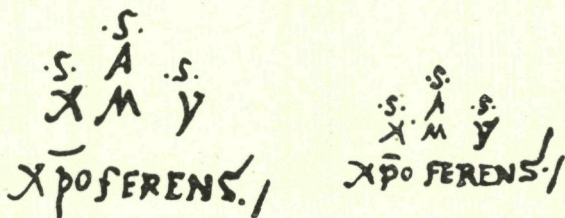
Le livre SALVADOR GONSALVES ZARCO (CRISTOBAL COLON) comprend quelque 115 pages de texte, et alors que chaque ligne, et je dirai même : presque chaque mot, a son intérêt, je me vois cependant bien forcé de comprimer considérablement ma synthèse. Je vous demanderai donc de bien vouloir m'accorder votre indulgence si mon exposé devait vous paraître plutôt aride et quelque peu décousu.

★
★★

(1) SALVADOR GONSALVES ZARCO (CRISTOBAL COLON) — OS LIVROS DE DOM TIVISCO por G. L. Santos Ferreira — CONFIRMAÇÕES HISTÓRICAS por António Ferreira de Serpa — Lisbonne, 1930.

Le Déchiffrement de la signature de Colomb.

Santos Ferreira, latiniste et hébraïste érudit, se trouvant un jour (en 1921 ou 1922, comme il pense se le rappeler lui-même) en possession de photographies de deux autographes de Christophe Colomb, vit son attention fixée sur le *point* et le petit *trait oblique* placés à la suite de la signature : X̄p̄o FERENS, dont voici le fac simile :



Frappé par la répétition de ces éléments graphiques, Ferreira se fit la réflexion qu'il ne pouvait s'agir en l'occurrence d'un simple et occasionnel ornement de signature, mais devait au contraire faire partie intégrante de cette dernière, et comme telle devait être considérée dans son interprétation. Or, comme toutes les *virgules* du texte des deux lettres autographes étaient de dessin, de dimensions et d'inclinaison parfaitement identiques au tracé en question, il fut facile à Ferreira d'y reconnaître *un point* et *une virgule*, c'est-à-dire probablement la représentation du *colon* des anciens grammairiens et dont il subsiste des vestiges dans les noms *colon* et *semicolon* donnés par les Anglais au *double-point* et au *point-et-virgule* de leur écriture moderne.

X̄p̄o FERENS .! = Christophe (Cristovam en portugais) Colón, voilà donc comment la ligne inférieure de la signature apparut en première lecture à Ferreira, laquelle ne présentait comme nouveauté que celle de reproduire l'orthographe véritable du nom d'emprunt du Navigateur.

Dans les sept majuscules placées au-dessus de X̄p̄oferens, Ferreira vit des salutations à l'adresse des saints patrons de Colomb, en les lisant par colonnes, de bas en haut, dans l'ordre qu'il indiqua lui-même dans son testament. Ferreira les interpréta comme suit : *Christe salve, Maria salve, Joseph salve*, comme d'autres déchiffreurs l'avaient certainement fait avant lui. Dans la

suite, Ferreira concentra son examen plus particulièrement sur le *point* et la *virgule*, et se demanda si ces deux signes qu'il avait pris pour un *colon*, n'auraient pas une signification différente, susceptible de s'adapter à un autre nom qui pourrait être le véritable nom du Navigateur, considérant que la plupart des historiens affirmaient que *Colón* était un nom d'emprunt qui n'avait de par le monde jamais été employé par aucune famille.

Dans cet ordre d'idées, il vint à l'esprit de Ferreira, les noms des signes de ponctuation dans les langues qu'il connaissait et équivalents au *point-et-virgule* de sa langue vernaculaire, c'est-à-dire le portugais. Et voilà — comme il l'avoue lui-même — qu'il se fit soudain une grande lumière dans son esprit car *zarco*, qui en même temps qu'un signe d'orthographe (∞) dans l'écriture hébraïque et correspondant au *point-et-virgule* du portugais, est également le nom très connu du premier donataire de Funchal et grand propriétaire dans l'île de Madère — précisément là où Christophe Colomb vécut et se créa une famille. Il s'agit en effet, de *João Gonsalves Zarco*, celui-là même, qui, accompagné de Tristão Vaz Texeira, découvrit l'île de Porto Santo en 1418.

Dès ce moment, ce nom de *Zarco* dut obséder Ferreira, au point qu'il devait le conduire à son intéressante découverte du déchiffrement complet du mystère de la signature de Colomb.

Ferreira se disait que si *colon* était le cryptogramme de *zarco*, il était fort possible que *Xp̄oferens* fut pareillement le cryptogramme d'un autre nom qui ne devait pas nécessairement être *Christophe*...

Si celui qui signa, s'appelle *Christophe* et désirait écrire ce nom en latin, il aurait écrit *Christophorus* (ou *Xp̄oforus*, comme c'était la coutume générale à l'époque) ; mais s'il écrivit *Xp̄oferens* il dut assurément attribuer à cette nouvelle forme graphologique, une signification différente.

Que signifie *Christophorus* ? — : «celui qui porte le Christ». Et que peut bien signifier *Christo ferens* ? — : «celui qui porte au Christ» ou «vers le Christ», puisque le datif est bien déterminé par la séparation en deux mots, et davantage encore par le double emploi des minuscules grecques et des majuscules latines. D'ailleurs, il est notoire que dans les locutions grecques on use du datif au lieu de l'accusatif lorsqu'on désire indiquer le lieu *vers* où. C'est comme si le Navigateur disait mentalement : «ce nom apporte au Christ, ou porte la pensée vers le Christ». Or, il n'y a guère qu'un seul nom chrétien qui puisse remplir cette condition, c'est

Salvador (1), car il porte vers le Christ la foi des chrétiens parce que ces derniers considèrent le Christ, comme le Sauveur par excellence de leurs âmes ; il élève vers le Christ la pensée des juifs, car le mot *Jésus*, dans la langue hébraïque, est un nom oral qui signifie *salvador*.

En outre, la forme *Christo ferens*, quoique étant une forme étrange et jamais usitée jusqu'alors mais laquelle s'imposait à tout le monde comme représentant le mot castillan *Cristóbal*, n'a rien de commun avec *Christophorus* ou *Christofer*, c'est-à-dire qu'il n'a aucun rapport avec le géant qui, comme la légende l'affirme, transporta Jésus d'une rive à l'autre du fleuve : *Cristóbal* représente uniquement *la personne même du Sauveur* dans le langage de l'église judéo-chrétienne des Espagnes, c'est-à-dire le *Christ-Seigneur*.

Il fut dès lors facile à Ferreira de conclure que *Salvador* était le nom de baptême du Découvreur du Nouveau Monde. Or, comme le nom de Zarco est intimement lié au nom paternel *Gonsalves*, les deux formant ensemble comme un seul nom de famille, surtout que le nom de João Gonsalves Zarco s'est rendu notoire dans les annales de Madère, Ferreira n'hésita pas à supposer que dans les sept maiuscules superposées au *Xpo ferens* (lesquelles il avait déjà interprétées comme constituant une triple salutation aux saints patrons de Colomb) se trouverait indiqué ledit nom paternel, mais toutefois, sous un déguisement quelconque.

Comme l'interprétation précédente contenait à trois reprises le mot *salve* (= salut) qui ne diffère que d'une lettre des deux dernières syllabes de *Gonsalves*, son hypothèse s'en trouva renforcée.

Il fixa alors son attention sur les points qui accompagnent les S S S, et lesquels paraissaient indiquer que ces trois lettres remplissent une fonction spéciale dans ce groupe de caractères. Il pensa qu'il devait s'y trouver cachée une idée de pluriel que les *salve* adressés à chaque saint patron ne pouvaient pas laisser entrevoir. Il chercha donc un autre mot qui put le conduire à une forme collective : *consalvis* — qui se rapportait à tous ensemble, comme les points semblaient l'indiquer (1). Et aussitôt il lui vint à l'idée : *Christe salve, Maria salve, Joseph salve*, expression équivalente à *Christe, Maria et Joseph consalvis* ou simplement *consalvis*, — abstraction faite des trois noms propres.

(1) Orthographe portugaise de *Salvator*, en latin ; *Sauveur*, en français.

Quoique satisfait des progrès qu'il avait réalisés jusque là, Ferreira éprouva une certaine appréhension. En effet, il se demandait anxieusement — au cas où l'on viendrait à l'interroger — comment il expliquerait le mot *Zarco* placé devant le nom de baptême, et le mot *Gonsalves* placé au-dessus?... De plus : quel motif aurait obligé Colomb à désigner les noms de ses saints patrons par les initiales X.M.J. et non par J.M.J., puisque tant Portugais qu'Espagnols ont toujours dit — pour nommer les personnes de la sainte famille : «*Jesus, Maria, José*», et jamais «*Christo, Maria, José*»? Et finalement, quel intérêt pourrait-il y avoir eu — car c'est seulement par intérêt qu'on peut l'admettre et le justifier — à représenter le nom de Maria par l'abréviation MA., du moment qu'une simple initiale : M, pouvait le désigner tout aussi clairement? Ce fut à ce stade là que Ferreira songea à effectuer la transposition des sept majuscules, en caractères hébraïques, opération qui pour lui qui connaissait l'hébreu, ne présentait aucune difficulté.

L'auteur établit la lecture suivante :

S	ש
S A S	שאם
X M Y	ימח

et remarqua que Colomb écrivait X.M.J. au lieu de J.M.J. afin d'obtenir par la transposition hébraïque des sept caractères, les mots *ימח שאם*, qui complètent une phrase commencée — lue de bas en haut — par le mot «*Salvador*». De sorte que Colomb écrivait MA. au lieu de la simple initiale M afin qu'un des trois S S S ressortît dans le haut du groupe et put ainsi obtenir une interprétation spéciale. Ferreira estima que la signature se prête à deux lectures différentes : celle du nom supposé que le Navigateur assumait, et celle d'une sentence, qui fut la règle ou le programme de sa nouvelle vie. La première pouvait être expliquée au besoin ; la seconde, sous-entendue en une forme mystérieuse, celle-ci Colomb la réservait pour lui-même, et il ne doit l'avoir avouée à personne d'autre qu'à ses confesseurs. Ferreira examina l'une et l'autre et se fit la réflexion : si un jour Colomb se trouvait obligé d'expliquer sa signature (et nous savons que l'Inquisition eut parfois de semblables curiosités et de bons arguments pour les appuyer), Colomb aurait pu répondre : «*Le Christ, Marie et Joseph sont mes saints spirituels ; je les salue toujours avant d'écrire mon nom : Christe, salve (= Christ salut) ; Maria, salve (= Marie salut), Joseph,*

salve (= Joseph salut). *Xpo ferens* est le saint de mon nom ; le *point* et la *virgule*, qui sont le colon grammatical, représentent mon nom de famille COLON». Mais au fond de son âme, l'interprétation était tout autre. Il y voyait la sentence qui l'avait condamné à la *mort civile* qu'il s'était volontairement imposée : *Xpo FERENS* cryptogramme de *Salvador* ; les S S S (en faisant omission des noms des trois saints patrons) formant le cryptogramme de *consalvis*, devenant lui-même le paronyme de *Gonsalves* ; et l'S qui reste isolé supérieurement, le cryptogramme de *Zarco*, parce que l'accent *zarco*, de l'orthographe hébraïque possède exactement la forme de notre S (mais placé horizontalement). Les mots *ישאם ימה* complétaient le texte lequel traduit en portugais disait : *Salvadôr Gonsalves Zarco, aquele que roubou, desapareça !*. Je traduis à mon tour : «*Salvadôr Gonsalves Zarco, celui qui vola, qu'il disparaisse!*»

La suite du passionnant travail de déchiffrement de Ferreira, allait démontrer que ce *Salvadôr Gonsalves Zarco* mourut civilement le jour où il quitta Gênes pour renaître en le personnage de *Cristóbal Colón*, l'homme sans patrie et sans famille, qui allait devenir plus tard le plus grand homme du monde de son temps.

* *

Résumé des conclusions du déchiffrement des livres de D. Tivisco de Nasao Zarco, y Colona :

Arrivé à certain stade de son travail de déchiffrement, Ferreira consulta son ami Serpa (qu'il savait être l'un des plus brillants chroniqueurs des navigations et découvertes portugaises) aux fins de savoir s'il avait connaissance de l'existence, entre 1450 et 1500, d'un certain *Cristovam Zarco*, lequel frappé d'ostracisme, aurait été exilé du pays, et au cas où un tel personnage aurait existé, si c'était précisément *lui*, le *Cristovam*, qui le 3 août 1492 appareilla de Palos en direction des Antilles. Serpa répondit que la question telle qu'elle lui était posée, avait provoqué chez lui une révélation, et à son tour il se demanda si le capitaine de cavalerie Manuel de Carvalho e Ataide, père de 1^{er} Marquis de Pombal, aurait eu connaissance du cas, lui, généalogiste, lorsqu'il adopta le pseudonyme sous lequel l'auteur du livre intitulé *Theatro Genealogico*, généralement attribué à ce Carvalho e Ataide, mort en 1720, cachait son véritable nom.

THEATRO GENEALOGICO,

QVE CONTEMAS
ARVORES DE COSTADOS
Das principaes Familias do Reyno de Portugal; &
suas Conquistas.

T O M O I.

PELO PRIOR

D. TIVISCO DE
NASAO ZARCO, Y COLONA.

EM NAPOLES.

Por NOVELO DE BONIS.

Anno M.CXII.

Com permissã dos Superiores.

Reproduction du frontispice du *Theatro Genealogico*
L'original mesure 265 m/m x 180 m/m
(de la Bibliothèque de Mr. Afonso de Dornelas)

*Nihil video in nobilitate appetendum nisi quod
Nobiles quadam necessitate constringuntur, ne ab
Antiquorum praebitas, degenerent. D. Hieron.
in quadam Epist.*

Réduction du verso du *Theatro Genealogico*.
L'original mesure 128 m/m x 28 m/m.

Voici le titre complet du livre : *Theatro Genealogico, que contem as arvores de costados das principais familias do Reyno de Portugal, & suas Conquistas. Tomo I, pelo Prior D. Tivisco de Nasao Zarco y Colona — Em Napoles — Por Novelo de Bonis — Anno M.CX.II — Com permissão dos Superiores. (1)*

C'est cette singulière association des deux mots : *Zarco y Colona* qui retint l'attention de Serpa, lequel procura le livre à son ami Ferreira, dont la sagacité se trouvait aiguïlée. Il étudia minutieusement le livre et il explique en détail le processus de son examen, mais que je ne puis évidemment que résumer ici :

Frappé par l'extravagance et le caractère impropre des mots employés dans le texte portugais du frontispice et de son envers, Ferreira transposa en hébreu et découvrit la clef du cryptogramme en recomposant les lettres qui pouvaient être sousentendues par la différence qui existe entre les deux alphabets — c'est-à-dire hébraïque et portugais. Il découvrit ainsi que le véritable auteur du livre était Frère Jerónimo de Sousa et non pas ce Manuel de Carvalho e Ataïde.

Ensuite, Ferreira arriva au déchiffrement suivant, après avoir traduit de l'hébreu en portugais : *Este impio, tendo sido colocado em governador (Magnificus) na ilha de Chios, maltratou e defraudou o seu principe, e fugiu vestido como jornaleiro do arrabalde e fingindo-se mudo; e correu mundo; mas, envergonhado e arrependido, emendou-se, e voltou para o seu pais natal, e tomou o nome de Cristóbal Colón».*

Voici la traduction littérale de ce morceau :

« Cet impie, ayant été placé en qualité de gouverneur (Magnificus) « dans l'île de Chios, outragea et vola son prince, et s'enfuit vêtu « comme un journalier de faubourg et feignant d'être muet ; et « courut le monde ; mais honteux et repentant, s'amenda, et s'en « retourna dans son pays natal et pris le nom de Cristóbal Colón ».

Ainsi, voilà donc la raison — raison initiale, du moins — pour laquelle notre personnage disparut de la circulation — si l'on peut dire — et procéda à son onomatomorphose.

(1) «Théâtre Généalogique qui contient les arbres généalogiques des principales familles du Royaume de Portugal et de ses Conquêtes — Tome I — par le Prieur D. Tivisco de Nasao Zarco, y Colona — A Naples — Par Novelo de Bonis — Année M. CX. II — Avec la permission des Supérieurs».

Ferreira fut frappé par l'expression numérale du frontispice : ANNO M.CX.II, avec les lettres D et C remplacées par des points. En substituant ingénieusement les lettres D et C par des chiffres ; effectuant ensuite la transposition et faisant l'application de l'anagramme hébraïque, il trouva les mots «*Retira-te Colón*» (Je traduis : «Retire-toi, Colomb»). Mais en faisant la transposition de la date de 1692, en caractères hébraïques — après y avoir intégré les lettres romaines manquantes — le déchiffreur trouva par le même procédé : *O mundo dira* (= Le monde dira), et en appliquant le même procédé au millésime 1112 ou MCXII, il trouva finalement : *O mundo dira : retira-te Colón ! Levanta-te, levanta-te Salvadôr Gonsalves Zarco !* (Je traduis : «Le monde dira : retire-toi Colomb ! Lève-toi, lève-toi Salvadôr Gonsalves Zarco !) Ce que l'Inquisition est venu empêcher...

Or, à noter que l'année 1692 était précisément celle du second centenaire de la découverte de l'Amérique !

Toujours par le même procédé de transposition et l'emploi de la clef qu'il avait obtenue, Ferreira trouva dans la phrase *com permissão dos superiores* (phrase qui n'était guère la formule d'usage pour ce genre de livres à l'époque considérée) : *Livro que rompe o misterio que ocultava a sua nobreza e o arrependimento de seus crimes* (je traduis : Livre qui rompt le mystère qui cachait sa noblesse et le repentir de ses crimes).

Plus loin, ayant rencontré dans les mots *de costados* des éléments pour l'interprétation de cette partie du texte ; en ajustant l'anagramme lettre par lettre, Ferreira réussit après de nombreux tâtonnements, à établir la traduction suivante des phrases qu'il trouvait en hébreu : *Fr. David da Costa encontrou dentro da orla de uma tapessaria, seis pergaminhos que declaram a ascendência e as culpas do insigne explorador conhecido até agora como Cristobal Colón, o quai os escreveu, na lingua hebraica, junto do Padre Joam Eanes de Saa.* (Je traduis littéralement : Frère David da Costa découvrit dans l'ourlet d'une tapisserie, six parchemins qui déclarent l'ascendance et les fautes de l'insigne explorateur connu jusqu'ici sous le nom de Cristóbal Colón, lequel les écrivit en langue hébraïque, ayant à ses côtés le père Joam Eanes de Sa.)

A l'envers du frontispice se trouve imprimée au milieu de la page, la transcription latine d'un passage d'une hypothétique Epître de Saint Jérôme. Or tandis qu'à la page suivante, Ferreira entreprit la transposition et l'application de la clef, il trouva la

phrase suivante : *Isto não se entende contigo!* Ce qui veut dire : «ceci ne te regarde pas», ou encore : «ceci ne te concerne pas» ! Et Ferreira se fit alors la réflexion que cette sorte d'injonction à l'adresse du lecteur, marquait un point d'arrêt et le renvoyait au texte antérieur, c'est à dire à la pseudo-maxime de Saint Jérôme. Nous disons pseudo-maxime parce que Saint Jérôme n'a jamais écrit une pareille épître, et celà non seulement parce que Ferreira l'écrit mais parce que de notre côté nous consultâmes des spécialistes en hagiographie qui jusqu'ici ont tous répondu par la négative. En somme donc, cette épître fut composée pour les besoins de la cause, et la preuve en est que lorsque Ferreira en fit la transposition et ensuite la traduction de l'hébreu en portugais, il trouva :

O Intendente Clemente Innocencio Vieira, determinou que os pergaminhos que tinham estado na orlo da tapessaria fôsem escondidos imediatamente dentro de uma bocêta num vão da parede ao canto do claustro da cisterna do convento de Nosa Senhora dos Remedios dos nossos padres marianos de Lisboa, á mão direita de quem está voltado para a entrada do refeitório. (Je traduis : «L'intendant Clemente Innocencio Vieira, décida que les parchemins qui s'étaient trouvés dans l'ourlet de la tapisserie fûssent cachés immédiatement dans une boîte, dans une ouverture de mur au coin du cloître de la citerne du couvent de Notre Dame des Remèdes de nos Pères Maristes de Lisbonne, à main droite de celui qui regarde l'entrée du réfectoire».)

Or, par un décret daté du 23 juillet 1703, le roi D. Pedro II, ordonna de saisir le livre de D. Tivisco, «parce que (ainsi disait le dit décret) il contient des erreurs notoires contre la vérité de fait, et qu'il n'est guère séant qu'il circule ni qu'on lui accorde aucune foi» (= «...contem notorios erros contra a verdade do facto, & não he conveniente que corra, nem que se lhe dê credito algum...»)

De cette ordonnance, Ferreira en déduisit que les parchemins en question ne devaient déjà *plus* se trouver à l'endroit où ils avaient été cachés primitivement. Et, en effet, il en était bien ainsi.

Ferreira procéda personnellement (en avril 1927) à des recherches dans le précité couvent désaffecté des Maristes, dans la chapelle duquel (et situé à côté du Palais des Vicomtes da Assêca, apparentés aux Gonsalves Zarco), existe l'ancien caveau de cette famille. On découvrit bien la concavité dans laquelle l'on trouva une grande quantité de plâtras, des fragments de feuilles de livres latins, des

copeaux de bois, etc. mais *aucune trace* des documents que l'on cherchait.

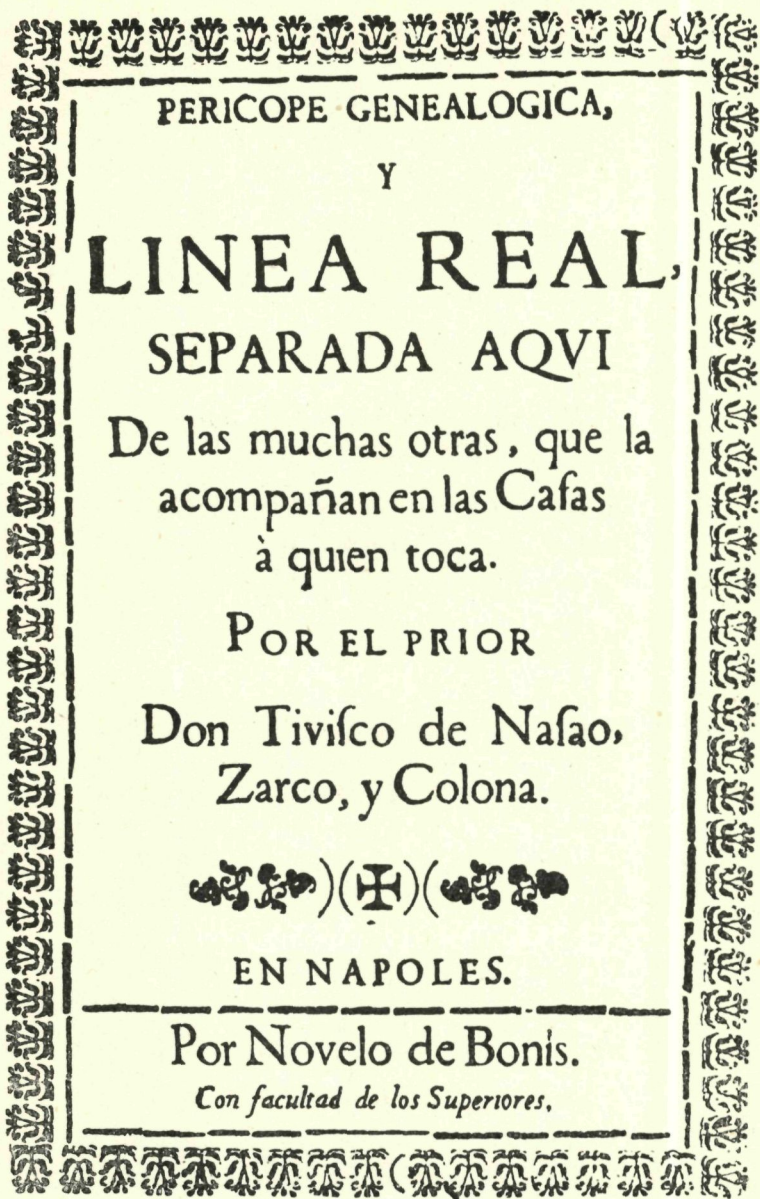
L'hypothèse de Ferreira se trouvait donc confirmée par le décret royal précité en vertu duquel l'extermination du *Theatro Genealogico* avait été ordonnée aux fins de faire disparaître l'unique preuve de l'existence des manuscrits.

On interrogea la concierge, qui était au service du bâtiment depuis quarante ans et laquelle déclara qu'un jour les voisins — le vicomte da Assêca et son épouse, tous deux décédés depuis — étaient venus la voir pour lui dire qu'ils avaient connaissance qu'il existait dans le couvent, cachée sous un parquet, une caissette contenant un objet appartenant à leur famille et laquelle y avait été déposée il y a bien longtemps. Les vicomtes da Assêca n'avaient pas précisé la nature du contenu de cette caissette, cependant que par leur attitude sollicitante ils semblaient y attacher beaucoup de prix. Il ne fut pas donné suite à leur requête car il eut fallu soulever tous les parquets du couvent.

La question qui se pose, est celle de savoir s'il existait un rapport quelconque entre l'objet que les Vicomtes da Assêca avaient si grand intérêt à recouvrer, et la boîte que l'Intendant Clemente Innocencio Vieira avait conseillé de garder dans «le trou du mur au coin du cloître de la citerne»? Cela paraît fort probable, surtout si l'on tient compte de la filiation des dits Vicomtes da Assêca. En effet, le père João Eanes de Sá, confesseur de Salvadôr Gonçalves Zarco (alias Christophe Colomb), et apparenté à ce dernier, appartenait à la famille des comtes de Penaguião, marquis de Fontes, devenus plus tard marquis de Abrantes, proches parents des Correias de Sá, auxquels D. Alfonso VI octroya le titre de Vicomtes da Assêca.

En écrivant sa biographie en présence de ce Père João Eanes, Colomb a dû s'assumer pour but que ne soient révélés que beaucoup plus tard au monde les véritables nom et origine du Découvreur de l'Amérique — de ce Découvreur repentant de ses crimes passés. Seulement, pour cela il fallait conserver comme souvenir le nom de *Salvadôr* pendant plusieurs générations successives dans la famille des Assêca.

Il semble que les Frères hébraïsants Maristes de Notre Dame des Remèdes dûrent propager l'existence du livre dont j'ai parlé



PERICOPE GENEALOGICA,

Y

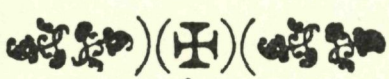
LINEA REAL,

SEPARADA AQVI

De las muchas otras, que la
acompañan en las Casas
à quien toca.

POR EL PRIOR

Don Tivisco de Nasao,
Zarco, y Colona.



EN NAPOLES.

Por Novelo de Bonis.

Con facultad de los Superiores.

Réduction du frontispice de la *Pericope Genealogica*
L'original mesure 0 m. 19 x 0 m. 12
(de la Bibliothèque de Mr. Afonso de Dornelas)

Nihil video in nobilitate appetendum, nisi quòd Nobiles quadam necessitate constringuntur, ne ab Antiquorum probitate degenerent. D. Hieron. in quadam Epist.

Réduction du verso du frontispice de la *Pericope Genealogica*.
L'original mesure 75 m/m x 33 m/m.

et espèrent voir béatifier dans un avenir plus ou moins reculé, le portugais Salvadôr Gonsalves Zarco en raison de ce qu'il avait ouvert l'Amérique Centrale au christianisme et aux missionnaires, mais ils n'y réussirent pas, toutefois.

D. Tivisco, pseudonyme de Frère Jerónimo de Sousa, publia également, la *Pericope Generalógica y Linea Real, separada aqui de las muchas otras, que la acompañan en las Casa à quien toca - Por el Prior Don Tivisco de Nasao, Zarco y Colona - En Napoles - Por Novelo de Bonis - Con facultad de los Superiores* (1), livre que Serpa signala également à son ami Ferreira.

Puisque le *Theatro Genealogico* fut poursuivi et prohibé en 1703 comme je l'ai dit il y a quelques instants, il est logique de supposer que la *Pericope Genealógica* fut imprimée après la dite persécution, comme Ferreira l'explique d'ailleurs en détail.

L'infatigable écrivain qu'était Ferreira, se livrant au déchiffrement de ce deuxième livre, découvrit par le même procédé de transposition, l'étrange lecture suivante dans le frontispice : *Fr. Caetano Alves, conforme mandato da Inquisição, desfez sobre uma grande fogueira, fora do portão da Congregação do inclito Felipe de Neri, no largo das Necessidades, a Alcantara, o livro de Fr. João Eanes de Saa.* (Je traduis : «Fr. Caetano Alves, par ordre de l'Inquisition, fit réduire en cendres sur un grand bûcher à la porte-cochère de la Congrégation de l'illustre Felipe de Neri, place das Necessidades, à Alcantara, le livre de Frère João Eanes de Saa»).

Continuant son œuvre de déchiffrement, en appliquant à la phraséologie «con facultad de los Superiores», le même processus de transposition en hébreu, et l'application de la clef cryptographique, Ferreira découvrit la lecture suivante : *Resto da paga da infame maquinação do Padre Felipe do Couto.* (Je traduis : «Restant de paiement de l'infâme machination du Père Felipe do Couto»).

(1) Péricope Généalogique et Lignée Royale, séparée ici des nombreuses autres, qui l'accompagnent dans les Maisons concernantes — par le Prieur Don Tivisco de Nasao, Zarco y Colona — A Naples — Par Novelo de Bonis — Avec licence des Supérieurs.»

Je donne cette traduction pour ce qu'elle vaut. De plus, le livre ne porte pas de date d'impression, et il est à présumer qu'il a été imprimé à Madrid.

Le fait que le verso du frontispice de la *Pericope Genealógica* reproduit la sentence supposée de Saint Jérôme telle qu'elle se trouve imprimée également à l'envers du frontispice du *Theatro Genealogico*, établissait aux yeux de Ferreira, une liaison parfaite entre les deux ouvrages, en ce sens que les auteurs des deux livres devaient n'être qu'une seule et même personne.

Dans la dernière page de la *Pericope Genealógica* qui contient deux clauses, Ferreira déchiffra la lecture suivante ; pour la première clause : *O Conde da Feira ficou furioso, a ponto de perder os sentidos, em vista do fracasso de Salvadôr (Jeshuah)*. (Je traduis : «Le Comte da Feira devint furieux au point de s'évanouir, en présence de l'échec de Salvador (Jeshuah)»).

Cette dernière lecture fournit à Ferreira la preuve de l'identité du Noble qui dirigeait le grand mouvement patriotique de la réhabilitation de Salvadôr Gonsalves Zarco, c'est-à-dire de Christophe Colomb.

La seconde clause de la dernière page, donna le très important déchiffrement suivant : *O maior navegador português de todos os tempos é o ultimo rebento de Henrique*. (Je traduis : «Le plus grand des navigateurs portugais de tous les temps, est le dernier rejeton de Henrique»).

Or pour ceux qui connaissent bien l'histoire des princes portugais, celà veut dire que l'Infant D. Henrique (celui là même qu'on a surnommé le Navigateur) n'a jamais eu de fils mais par contre adopta comme fils et comme héritier, son neveu l'Infant D. Fernando, fils de D. Alfonso V et père de D. Manuel I, qui était de son sang.

Ces faits sont historiquement exacts et la preuve documentaire peut d'ailleurs en être faite.

Ferreira termine son travail colossal et impressionnant, par deux trouvailles des plus importantes. L'une au sujet de l'identité du portugais qui traduisit le *Livre de Marco Polo* ; traduction qui fut imprimée par Valentim Fernandes, le célèbre imprimeur de D. Eleonore, femme de João II. Ce traducteur ne fut personne d'autre que Salvadôr Gonsalves Zarco, donc Christophe Colomb. Et ici j'ajoute comme remarque purement personnelle mais que je crois pertinente, notamment qu'il n'était pas étonnant que Colomb connaissait si bien en détail les extraordinaires aventures de Marco Polo puisqu'il avait traduit son livre !

Como si à èl solo sirviessè; pues no es menos de estimar el beneficio que qualquiera particular recibe del Sol, porque èl al mismo tiempo, y con igual influxo se comuniquè à todos en comun, como si todos fueran vno solo.

Fin de la Pericope, ò linea
separada.

Y

Argumento que de ella se puede
hazer.

Noscere, si exoptas, generosum ex ungue Leonem,

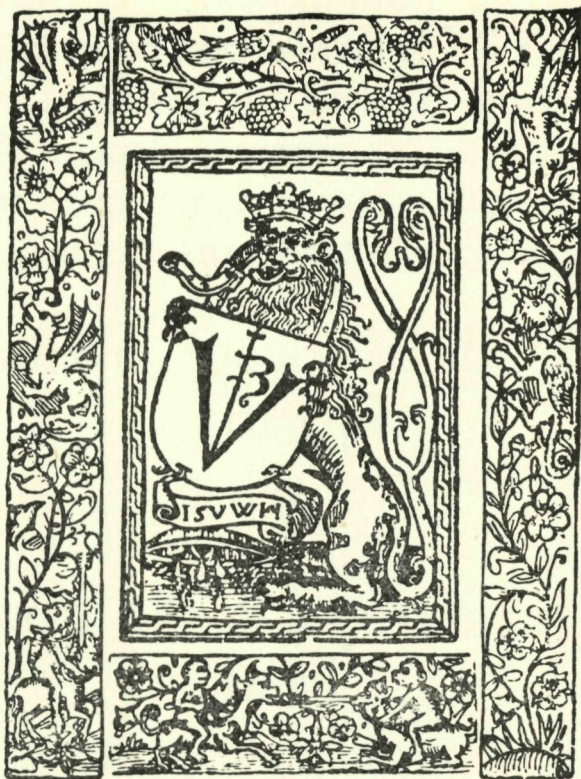
Id tibi, quam cernis, linea secta dabit.

Nam si sic splendet clara de stirpe recisa,

Quid si tota domus inspiciatur, erit?



Dernière page du texte de la *Pericope Genealogica*
(Grandeur originale).



Cabase ho liuro de Marco paulo. cõ ho liuro de Nicolao ve-
 nero ou venesiano. 7 assi mesmo ho trallado de hũa carta de huũ
 genoues mercado. que todos escreuerõ das Indias. a seruiço
 de ds. 7 auisamẽto daquelles q̃ agora van pera as ditas Indias
 Aos quaes rogo 7 peço humilmente q̃ benignamẽte queirá emẽ
 dar 7 correger ho que menos acharẽ no escreuer. s. nos vocabul^o
 das prouinçias. regnos. çidades. ylhas. 7 outras cousas muytas
 7 nõ menos em a distãcia das legoas de hũa terra pa outra. Im-
 primido per Galentym fernãdez alemaão. Em a muy nobre çida
 de Lyrboa. Era de Mil 7 quinhentos 7 dous annos. Aos. qua
 tro dias do mes de Feureyro.

Dernière page de «O Livro de Marco Paulo»
 (Reproduct. de l'édition de F. M. Esteves Pereira, Lisbonne, 1922.)

Quant à la seconde trouvaille, qui se rapporte au nom *Esmeraldo* qui précède le titre du livre de Duarte Pacheco Pereira : *De Situ Orbis*, Ferreira découvre que ce livre fut écrit en collaboration avec Salvador Gonsalves Zarco, donc toujours notre Christophe Colomb.

Confirmations Historiques.

Je passe à présent à la seconde partie de l'ouvrage, notamment celle qui traite des *Confirmations Historiques*, exposées magistralement par mon vénéré ami le Dr. António Ferreira de Serpa. Cet exposé comprend 56 pages de texte dont je ferai un très bref résumé :

Le déchiffrement du Major Santos Ferreira confirmerait la traditionnelle croyance que Colomb serait juif et que d'ailleurs à l'époque où vivait le Navigateur, le public soupçonnait déjà que le prénom et le nom *Cristobal Colon* n'étaient que des pseudonymes ; que le personnage devait appartenir à la race d'Israël par le nom de famille réel *Zarco*, lequel était alors commun aux chrétiens et aux circoncisés. C'est donc que l'on savait quelque chose ou qu'on se méfiait de son origine et de sa descendance. Le sachant vaguement *Zarco*, et au regard de ce que coexistaient également des juifs *Zarco*, ainsi pour d'aucuns Colomb passa pour hébreu.

Un fait sur lequel l'on ne pourra assez insister, c'est que le doute au sujet de la patrie et du nom du père de Colomb provient de sa propre affirmation que l'on ne le saurait jamais. Toute sa vie durant, il s'est imposé des réserves et des méfiances car sa constante préoccupation a été celle de créer des confusions au sujet de sa personnalité et rendre ainsi chaque fois davantage plus impénétrable, le mystère dont il s'est entouré et dans lequel il s'est réfugié hermétiquement.

Se contredisant pourtant, mais toujours pour dérouter le public, il déclara être né à Gènes et d'en être venu.

Quant à son propre âge, il le varie tellement qu'à le croire on en conclurait qu'il naquit plusieurs fois !

Toujours est-il, qu'officiellement l'on ne connaît rien de la première partie de la vie de Colomb ; mais ce qui reste établi comme vérité acquise pour l'histoire, c'est que cet étrange personnage apparut à certaine conjoncture (qu'on peut placer entre 1470 et 1474) dans l'île de Madère, et après avoir résidé entre 1474 et 1475 à Funchal chez João Esmeraldo, qu'il contracta mariage ; que c'est

à Funchal que lui est né un enfant : un seul fils légitime appelé Diogo (ou Diego suivant la nomenclature espagnole) ; que devenu veuf au bout de cinq années de mariage, il quitta Madère avec son fils pour se rendre au Portugal, et qu'avant d'entreprendre ses démarches qui allèrent culminer dans la Grande Aventure, il alla confier l'enfant à des parents, soit des Perestrêlo, soit des Zarco.

Procédant par recoupements, Serpa est d'avis qu'on peut se donner pour certain que quand sa femme mourut, Colomb avait environ 24 ans.

Serpa rejette formellement toute hypothèse que Colomb aurait été un simple tisserand, comme on l'a écrit. Serpa base sa thèse sur les faits suivants : Colomb n'aurait jamais été autorisé à habiter le somptueux palais du noble et richissime flamand João Esmeraldo, s'il avait été un vulgaire roturier. Colomb n'aurait comme tel jamais été reçu comme hôte par les Perestrêlo, et moins encore ces derniers auraient-ils consenti à lui donner en mariage leur fille Filipa Monis de Mélo, fille de Bartolomeu Perestrêlo, noble et capitaine donataire de l'île de Porto Santo, et de Isabel Monis, directement apparentée aux Bragance, lesquels montèrent sur le trône 170 ans plus tard.

Colomb possédait une haute culture que l'on ne trouve pas chez des ouvriers — fussent-ils tisserands —, ni chez des matelots, et même pas chez les élites de l'époque. Il possédait de fort belles manières, une belle prestance ; son parler était éloquent, suave et persuasif.

Partout il fut l'objet de considérations, de déférences et de distinction, non seulement de la part du Roi du Portugal, mais aussi de la part des Rois Catholiques et de nombreux hauts personnages d'Espagne.

Dans le passeport délivré à Colomb à la veille de son départ en découverte, les Rois Catholiques le désignent par *nobilem virum*, c'est-à-dire «homme noble». C'est loin de reconnaître en lui un plébéien...

Serpa multiplie les raisons — d'ailleurs patentes — pour démontrer que Colomb ne fut pas ce tisserand ni le fils d'un tel artisan, comme d'aucuns historiens le disent, et qu'il doit s'agir d'un *autre Colomb*, parce que dans les veines de celui qui nous intéresse coulait un sang illustre.

Il est un fait avéré que Colomb, — lui qui aimait tant écrire — n'a *jamais* écrit en italien. Or, s'il était né à Gènes, mais surtout s'il y avait été élevé, y aurait exercé la profession de tisserand, puis aurait navigué plus ou moins longtemps avec des Génois — ou d'autres Italiens —, il aurait connu la langue italienne. Certains écrivains en ont donc conclu que Colomb ne connaissait pas l'italien, mais je ne m'aventurerai pas dans un semblable doctrinarisme, car il est indéniable qu'il fut en relations plus ou moins suivies avec des Génois. Et puis encore que dire des rapports qu'il entretenait avec ses frères (de lait) Bartolomeu et Diego ? La question donc de savoir si Colomb connaissait l'italien ou non paraît absolument accessoire pour notre synthèse, mais il est un fait que Colomb parsème continuellement sa prose de lusitanismes et qu'il donna à profusion des noms de localités portugaises (de la métropole et des régions découvertes par le Portugal en Afrique) aux terres nouvelles d'Amérique.

En disant — à dessein, toujours —, qu'il est né à Gènes et qu'il en est venu, Colomb le faisait avec l'intention bien arrêtée de cacher sa véritable origine, sachant pertinemment bien que l'on ne parviendrait jamais à vérifier les faits par des documents. Effectivement, toutes les recherches qui au cours des siècles suivants furent entreprises à Gènes et aux environs, sont restées vaines. Comme Harrisse l'a démontré, il n'y eut par moins de 150 Génois du nom de *Colombo* ou *Columbo* qui vécurent à une époque contemporaine de celle du Navigateur et de ses descendants immédiats, mais ni lui — Harrisse —, ni aucun autre historiographe qui s'occupèrent du grave problème, n'ont pu découvrir d'une façon péremptoire qui étaient les parents de Colomb et par là même l'endroit de sa naissance. C'est là une carence pour le moins bien étrange...

D'ailleurs, n'est-ce pas une chose choquante de constater que lorsque Colomb revient d'Amérique en 1493, et que son exploit se propage par toute l'Europe, il ne se rappelle plus — il ne veut plus se rappeler — de son père, et à son tour, ce père ne sait rien de ce fils dont le nom auréolé de gloire est sur toutes les lèvres... Ce père ne se serait plus rappelé, de ce fils, ni ne se serait nullement soucié de communiquer avec lui, et — en supposant que ce père soit décédé entretemps, personne, mais absolument personne de son entourage direct ne se serait plus souvenu de son parent Colomb ! ?

En outre, Colomb qui n'a donc jamais cité le nom de son père,

encore moins a-t-il prononcé celui de sa mère, au point qu'il n'a jamais fait la moindre allusion qu'il aurait eu une mère ! Pourquoi encore cette réticence ? C'est ce que nous verrons dans les conclusions de Serpa.

Quant aux frères de Colomb : Bartolomeu et Diego, Serpa déclare que ce n'étaient pas ses frères charnels et n'auraient été autres que des *frères de lait*.

Fernand Colomb, le fils naturel de Christophe, s'est toujours efforcé de découvrir l'origine de son père. C'était un bibliophile et grand chercheur. Voyageant en Espagne et en Italie, il acquit de nombreux livres et s'efforça de découvrir qui furent les ascendants de l'Amiral. Or, voilà qu'un jour Charles-Quint, par décret du 13 juin 1523, défendit à Fernand Colomb de continuer ses investigations parmi les archives et les chartes, et Serpa de poser la question : cette défense était-elle par crainte que l'on arrivât à savoir que Colomb était l'oncle paternel de l'impératrice Doña Isabel de Portugal — femme de Charles-Quint —, fille du Roi Dom Manuel I, ce dernier étant le frère de *Salvadôr Gonsalves Zarco* ? Car enfin, si Colomb était Génois et que la chose n'offrait aucun doute, pourquoi ce geste de Charles-Quint ?

Comme l'écrivit son fils Fernand dans la *Vie de l'Amiral*, «de sorte qu'alors que sa personne avait réuni les capacités nécessaires et s'était trouvée douée de tout ce qui le mena à l'accomplissement de ce haut fait, d'autant moins entendait-il que ni son origine ni sa patrie ne fussent exactement connues». Et cependant Colomb se chargea lui-même d'insinuer qu'il employait un faux-nom, et cela il le fit dans le codicile de son propre testament fait le 16 mai 1506. Ainsi, il ordonne à son fils (légitime) Diego, de rembourser certaines dettes à certaines personnes dénommées, tout en spécifiant qu'il y aura lieu de le faire de telle façon qu'elles ne sachent point qui a ordonné de leur payer ces sommes.

Cette étrange disposition de Colomb ne s'explique que par le fait que si ces crédateurs devaient savoir que l'Amiral Colomb leur envoyait de l'argent, ils s'en seraient étonnés, car le débiteur d'autres temps, en était un autre ; il portait un autre nom.

En effet, Colomb contracta des dettes sous un autre nom et ne voulut pas que ses créanciers connussent la transformation par laquelle il avait passé, ni le déguisement assumé. En bref, il ne voulut pas qu'ils sachent que *Salvadôr Gonsalves Zarco* s'appelait

à présent *Cristóbal Colón*, et était Grand Amiral de la Mer Océane, Vice-Roi et Gouverneur des Indes, et autres titres. Et il faut croire que le fils garda tellement bien le mystère dont le père s'entoura, que ce n'est que 17 années après, qu'il paya les dettes, et probablement ne le fit-il pas aux créanciers originaux — déjà morts —, mais à leurs héritiers ou ayants-droit lesquels durent manifester peu de curiosité de savoir le nom du distant donateur.

*
**

Je passe sur la partie de l'étude de Serpa où il parle, entre autres, de l'initiation de Colomb aux choses de la mer ; de ses navigations en compagnie des Portugais ; ses rapports intimes avec João II, roi de Portugal. Je glisse sur les arguments de l'auteur par lesquels il bat en brèche la catalanité de Colomb telle que prétend la revendiquer Luis Ulloa dans son livre *Christophe Colomb, Catalan*. A tout cela, Serpa consacre plusieurs pages.

*
**

J'en viens enfin aux conclusions de Serpa.

D'après lui, Colomb est né en 1456 et serait le fils de l'Infant Dom Fernando et d'une Zarco, de la famille du 1^{er} donataire de Funchal.

Etait-ce parce que bâtard de prince que Colomb déclara que jamais l'on ne saurait le nom de son père, ni celui de sa patrie ?
Etait-ce par amour pour sa mère, par égard à sa réputation ou simplement par honte, qu'il ne voulut non plus divulguer le nom de cette dernière ?

Voilà le mystère à éclaircir.

Fernand Colomb, fils naturel de Christophe, comme je l'ai dit, a écrit que son père était ennemi de jurons, et il affirme que jamais il ne l'entendit jurer que par «San Fernando».

Or, dit Serpa, jurer par San Fernando ; donner au fils bâtard (que Colomb eut en Espagne de Beatriz Enriquez de Arana) le nom de Fernando, et donner au fils légitime (que Colomb eut à Funchal de Filipa Monis de Mélo) celui de Diogo comme s'appelaient précisément le fils de l'Infant D. Fernando qui fut duc de Viseu et qui fut poignardé (en 1484) à Setubal par D. João II, ce sont là des coïncidences qu'il convient d'approfondir.

Jurer par San Fernando, c'était jurer par le père, Don Fernando, car l'on ne jure pas par les saints mais bien par le père, par la mère ou par les enfants.

Et Serpa formule l'hypothèse suivante :

Une des petites-filles de João Gonsalves Zarco, ou de son frère, dont l'Infant D. Fernando se prit de passion, aurait été envoyée à Gènes afin d'y accoucher du fruit de ses amours clandestines.

Alors qu'il avait 19 ans, l'Infant D. Fernando épousa sa cousine germaine Dona Brites ou Breatis (Béatrice) fille légitime de l'Infant D. João et de sa femme et nièce Dona Isabel, fille du 1^{er} duc de Bragance et petite-fille du Connétable Dom Nuno Alvarez Pereira. Ce fut un mariage de convenance et non d'amour.

Le roi D. Afonso V, frère donc de D. Fernando en question, amena ce dernier batailler avec lui en Afrique et lui donna toujours des preuves d'estime, lui fit de généreuses donations, et l'éleva au rang de Connétable du Royaume et Maître des Ordres du Christ et de Saint-Jacques, mais par contre il empêcha que ce frère, fort jeune, inexpérimenté et aveuglé par la passion, s'en fût poursuivre à Gènes ses relations amoureuses avec une des dames de la famille du 1^{er} donataire de Funchal (= Zarco). Une telle conduite n'eut guère été décente d'autant plus que lui l'Infant, successeur et héritier de l'Infant D. Henrique (surnommé le Navigateur) dans la Maîtrise de l'Ordre du Christ, allait avoir la haute donation des Iles Atlantiques, et aurait jeté le déshonneur sur la famille royale.

A ces indices, vient s'ajouter le fait rapporté par Fernand Colomb, notamment que son père a déclaré : «je ne suis pas le premier amiral de ma famille».

Ce n'était là ni invention ni fantaisie de la part de Colomb : c'était la vérité, car les Rois portugais étaient généralissimes de terre et de mer, ipso facto amiraux, et l'Infant D. Fernando était fils du Roi D. Duarte, petit-fils du Roi D. João I, arrière-petit-fils d'un autre Roi : D. Carlos I, etc.

Du côté maternel, par les Zarco, alliés aux Colonna, chefs du parti Gibelino, Colomb (alias Salvadôr Gonsalves Zarco) possédait également des ascendants qui étaient des gens de mer.

Constança Rodriguez de Sá, femme de João Gonsalves Zarco, était fille de Rodrigo Anes de Sá et de sa femme Cecilia Colonna. Ce Rodrigo Anes ou Eanes de Sá fut ambassadeur du Roi D. Fer-

nando I, près le Pape Grégoire XI, et épousa à Rome, Cecilia Colonna à la suite de la recommandation de Agapito Colonna, légat pontifical à Lisbonne, et oncle de Cecilia.

Son fils aîné fut João de Sá, *celui des Galères*, ascendant des Comtes de Penaguião, marquis de Fontes, et de Constança Rodriguez de Sá que j'ai déjà cités. Par conséquent Colomb disait vrai qu'il avait eu plusieurs amiraux dans sa famille.

Je m'excuse de mettre votre attention et surtout votre patience à contribution en citant tous ces noms, mais ce m'est une énumération plutôt indispensable pour la compréhension de ma synthèse, et il ne vous échappera pas que ces noms qui vous sont devenus familiers, se trouvent en corrélation directe avec les déchiffrements de Ferreira.

D'ailleurs, tout au sujet des Colonna s'avère de relations manuscrites conservés dans la Grande librairie de la maison Barberini, princes de Palestrina, comme l'indique la *Pericope Genealogica y Linea Real* de Frère Jerónimo de Sousa, au siècle Jacinto de Sousa, qui fut le premier à faire usage du pseudonyme de Dom Tivisco de Nasao Zarco y Colona, les surnoms du 1^{er} donataire de Funchal, et de sa femme desquels il descendait : Tivisco de Nasao étant l'anagramme de *Jacinto de Sousa*, donnant à un des deux *i* de Tivisco la valeur de *j*, comme c'était chose courante à l'époque.

Ce qui démontre encore les origines nobles de Colomb c'est le fait que dans la cédule royale du 20 mai 1493, par laquelle les Rois Catholiques lui concèdent le droit de compléter son blason par «les armes que vous aviez coûtume de porter». Pareille faculté ne pouvait guère s'appliquer qu'à une personne déjà noble et non certes à un tisserand.

L'Infant D. Fernando étant mort en 1470, alors que Colomb avait 14 ans, il est naturel que dès ce moment là les subsides ou mensualités qui lui étaient envoyés à Gènes, cessèrent, ce qui obligea Colomb de quitter cette ville pour se rendre à Madère où il se trouverait sous la protection de sa mère, et de ses oncles et tantes, et c'est à partir de 1474-1475, comme je l'ai dit antérieurement — que l'on peut suivre la vie de Colomb, notamment sa vie officielle, sa vie historique, si l'on peut dire.

Enfin, un document qui prouverait encore la nationalité portugaise de Colomb, c'est le passage d'une lettre de António de

Azevêdo Coutinho, ambassadeur du Portugal en Castille, datée de Séville le 14 avril 1526, et adressée à Charles-Quint, dans laquelle il est question que Fernand Colomb réclame justice de l'Empereur du chef des préjudices que ses aïeules *portugaises* (sic) ont subies au début du règne de D. Alfonso V, ce qui prouverait que Fernand Colomb a du découvrir — à certaine conjoncture — qui était réellement son père, mais lui non plus n'a tenu à le divulguer.

Quant à Diego, le fils légitime de Colomb, nous savons qu'il fut placé comme page chez le jeune prince D. João, héritier présomptif des couronnes de Castille et d'Aragon, et à la mort de ce prince, en la même qualité chez la Reine Isabelle de Castille, et qu'enfin il épousa plus tard Marie de Tolède, cousine germaine du Roi Fernand V d'Aragon.

Est-il concevable que l'on aurait toléré qu'un fils et petit-fils de tisserands — et étrangers encore — eût ascendu à de pareilles hautes dignités ?

Somme toute, d'après la thèse de Serpa, il est possible, même certain, que Colomb soit né à Gènes, mais ce fut *accidentellement*, et ses parents étant Portugais, donc pas Génois ni Italiens, il n'était pas un autochtone Italien.

★★

Telle est donc la synthèse du livre SALVADOR GONSALES ZARCO (CRISTOBAL COLON). Et maintenant voici mes propres conclusions, qui — j'espère — seront aussi les vôtres :

Le livre en question a donné lieu à des controverses, même au Portugal, et nous devons rendre cet hommage aux Portugais que bien qu'ils soient animés de chauvinisme — bien respectable et fort louable d'ailleurs — pour tout ce qui touche au glorieux passé de leurs navigations et découvertes, ce grand peuple ami tient en honneur de pratiquer la bonne foi, la sincérité de ses opinions, le respect de celles des autres, et n'hésitant pas à rejeter délibérément toute gloire qu'il estime ne pouvoir honnêtement s'attribuer.

Or, seuls les hébraïstes et charadistes ont été en mesure, et le sont toujours, de dire si les transpositions de Santos Ferreira sont exactes ou non.

Or, voici que ce livre a paru depuis 1930, et malgré qu'en Espagne il y ait eu deux académies qui se soient proposées d'étudier

la question, voilà quelque six ans de cela, il est notoire qu'aucune d'elles, ni d'ailleurs personne — à ce que nous sachions, n'ait réussi à refuter ces remarquables déchiffrements. Aux Etats-Unis même, où le livre fut minutieusement étudié, l'on parait bien d'accord sur l'exactitude des transpositions hébraïques de Ferreira.

Alors ? !